

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'aisance d'être français

Jacques Bobet

Volume 5, Number 1 (25), January–February 1963

Culture française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30186ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bobet, J. (1963). L'aisance d'être français. *Liberté*, 5(1), 3–14.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES BOBET

L'aisance d'être français

Extraits d'une conférence à ne jamais prononcer, ni ici ni ailleurs, parce que la meilleure façon de se faire ostraciser, sans faire de bien à qui que ce soit c'est encore de dire aux gens qu'ils ne sont pas aussi heureux qu'ils le pourraient, et que le sourire national d'un peuple est comme la cravate noire: elle est de rigueur, mais elle vous serre quand même un peu le kiki.

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

Je ne suis pas à proprement parler un conférencier, mais puisque votre Secrétaire m'a si aimablement invité à vous communiquer ces quelques notes, et puisque les profits de la modeste réunion de ce soir doivent aller aux bonnes oeuvres de la paroisse, — qui sont des gens que nous connaissons bien, et pas des inconnus qui n'ont en commun avec nous que de vivre sous le sillage abstrait de rares cosmonautes ou autres chiens de l'espace, — je poserai, sans plus tergiverser, la question qui nous préoccupe tous tellement et que votre illustre Président, vous vous en souvenez, — a posé ailleurs en termes savants que je rappelle ici:

“Prenant pour acquit que nous appartenons à l'ensemble des civilisations d'origine française, quelle maudite engeance de Français sommes-

nous donc? Et sommes-nous réellement plus francophones que francoprophages.”

On sent bien dans ces quelques paroles la préoccupation d'un esprit nourri d'anthropologie; mais, pour nous tous, ce soir, je me demanderai simplement:

— “Qu'est-ce qu'on a donc fait au Bon Dieu, nous autres, pour être aussi mal à l'aise dans notre peau?”.

Ayant très peu voyagé, très peu lu, très peu appris, très peu travaillé, ni rien fait de toutes ces choses qui empêchent de penser, j'en suis arrivé à quelques conclusions très personnelles sur la question, et totalement irréfutables parce que sans fondement aucun.

La première est qu'il s'en faut vraiment de bien peu que les Canadiens soient les gens les plus heureux du continent nord-américain, du monde occidental, et même de la terre entière, y compris Cuba. S'il y avait vraiment un Bon Dieu, il lui suffirait pour faire des Canadiens-français le peuple vraiment élu, il lui suffirait de supprimer le reste du Canada, les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et quelques exemples de décolonisés récents. On pourrait garder Rome, parce que la Papauté connaît tout de même de bonnes années; avec la Suisse on pourrait échanger des devises; avec la Belgique de savoureux exemples de gallicismes du XVII^e siècle; et avec la Hollande de ces subtils systèmes d'enseignement multi-confessionnels, qui sont des cadeaux de la Providence à ceux qui les méritent bien.

Après cela, le Canada serait à l'aise; le Canadien pourrait jouir en paix de sa Province. Et, en somme, pourquoi pas?...

C'est pas le Pérou, la Province de Québec, c'est possible! Mais c'est quand même pas mal. Et d'ailleurs, pour les agréments que ça lui a attirés, au Pérou, d'être le Pérou!...

Seulement voilà: la France existe, l'Angleterre existe, le reste du Canada existe, et nous sommes ici, vous et moi, encore une fois, à nous regarder dans le blanc des yeux et à nous demander:

— “Mais qu'est-ce qu'on lui a donc fait, nous autres, au Bon Dieu, pour que rien, ni la syntaxe,

ni le vocabulaire, ni les Arts, ni la Confédération, ni l'Indépendance, ni le Conservatisme, ni le Libéralisme, ni les Universités jésuites, ni la Laïcité, ni le bonheur, ni le malheur, ni la boisson et ni même la famille—, rien ait jamais l'air de nous venir normalement. Et pourquoi, même ce qu'on réussit en somme pas si mal, pourquoi on a toujours l'air de le rater quand même...”

On le sait bien qu'on est Canadiens! On le sait bien qu'on n'est pas des Français, ni des Anglais, ni des Américains! Mais si, pris entre tout cela, être Canadiens consistait seulement à être “gauches”, faudrait tout de même le savoir! Et pourquoi! Et combien de temps encore ça va durer! Parce que s'il y a une chose qui lève la peau, c'est d'élever des enfants, une génération après l'autre, de faire l'impossible pour qu'ils passent du stade végétatif au stade pensant, et tout ça pour les voir se ronger l'existence, les uns après les autres, avec des problèmes dont la solution semble toujours être à Ottawa, ou à Paris, ou à New-York, ou même à Londres! Quand, bien entendu, ce n'est pas chez le Pape!

Et c'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, sans vouloir abuser de vos instants, j'aimerais examiner cette gaucherie du Canadien dans ses rapports avec les Anglais, avec les Français, et avec lui-même.

* * *

Avec ses compatriotes du Canada anglais, le Canadien est aussi heureux qu'une croûte de pain derrière une malle: il se dessèche. D'abord parce que les Anglais sont, par nature, légèrement desséchants, mais surtout parce que la Confédération a eu cet effet foudroyants, — et rarement souligné, — d'obliger Anglais et Français à mettre de côté leurs émotions avant de pouvoir discuter ensemble. C'est bizarre, mais c'est ainsi, et quiconque a pu assister avec une certaine régularité à des discussions entre Anglais et Français a pu rapidement s'apercevoir de plusieurs choses: la première c'est que la discussion se conduit inmanquablement en anglais. Il existe, et vous le savez aussi bien que moi, des Anglais qui se forcent pour parler la langue française, et ne pas empoisonner tout le monde par leur seule présence; mais ils se forcent généra-

lement un peu trop, et lorsqu'on a attendu, deux ou trois fois, qu'ils terminent une phrase, on leur fait la politesse, — et on se rend le service à soi-même —, de poursuivre la discussion en anglais. La conséquence immédiate, c'est que le Canadien est privé de sa syntaxe propre. Ceci n'a l'air de rien; mais il se trouve que la syntaxe est précisément ce qui permet de véhiculer les émotions propres à chaque homme et propres à chaque nationalité. Il se trouve en plus que les émotions sont la seule force qui permette de changer une décision logique en décision vivante. Sur le papier, ça n'a l'air de rien. A l'examen des minutes de la discussion, personne ne peut se sentir lésé. Dans la pratique, pourtant, le plus beau programme d'action élaboré de concert avec des Anglais retombe du côté français avec l'allégresse, la saveur, la couleur, et l'odeur d'une pluie de cendres. Ce qui reste, ce qui demeure, dans ces discussions bi-ethniques, c'est la logique, c'est la raison, le bon sens, le juste milieu! Et ça c'est charmant, mais ça ne nourrit pas son homme!... Ni son âme!...

Que des Anglais, par exemple, perdent le contenu émotif de leurs décisions, ce serait dommage, mais on a tout de même l'impression qu'ils s'en remettraient sans trop de mal. Mais que des Français perdent ce même contenu émotif, — et eux le perdent vraiment dans ces discussions —, c'est mortel. Durant une discussion bi-ethnique, les Canadiens-français sont à eux-mêmes ce que sont aux canards sauvages les canards de bois ou de plastique qui servent à l'affût. Ils continuent de flotter; ils tournent du côté d'où vient le vent ou la parole; de temps à autre, et lorsqu'on appuie dessus assez fort, ils émettent des sons qui ressemblent assez au langage naturel des canards. Mais ce qui leur barre le visage, c'est un sourire peint. Au-dessous, on distingue une inquiétude persistante, un malaise vague, une de ces douleurs internes sur lesquelles le malade ni le médecin n'arrivent à placer le doigt, et qui n'ont pas de nom. En fait, le Canadien souffre d'émotophilie, ou raréfaction des émotions (crainte, enthousiasme, plaisir, haine) qui est en tous points comparable à la raréfaction des globules rouges dans le sang. Et pas plus que le sang trop pauvre en globules rouges ne peut se charger d'oxygène, les décisions prises en état d'émotophilie ne peuvent se charger de dynamisme.

Et pourtant comme ce serait beau les discussions où les Canadiens pourraient apporter leur ardeur, leurs emballements, leurs

phobies continuelles et où les Anglais apporteraient leur tranquille jugement! C'est dommage, mais les choses ne se passent jamais ainsi. Dans une discussion bi-ethnique, le Canadien devient toujours trop britannique, ou, par réaction, trop français.

On attribue généralement l'invention de la logique cartésienne à Descartes; c'est en effet bien possible. Mais je soupçonne que les Français ont inventé la logique **PARCE QU'ILS EN RESSENTAIENT LE BESOIN** pour corriger un certain manque dans leur nature. L'ennui c'est que maintenant, tout se passe comme si les Français avaient inventé le cartésianisme pour que les Anglais puissent s'en servir. Et Dieu sait que ceux-ci, les Anglais, ils n'en avaient pas besoin! La logique et la raison ne réussissent aux Français que comme correctifs à leur nature première, que comme **UNE NATURE SECONDE**. A partir du moment où un système quelconque de coexistence oblige le Canadien à tabler uniquement sur cette seconde nature, il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Les Anglais, — c'est remarquable —, ont éprouvé le besoin, eux aussi, de s'inventer une seconde nature pour corriger ce que la première avait d'un peu trop crématoire; et c'est ainsi qu'au cours des âges, ils ont fini par découvrir l'humour anglais. (Ainsi, chez toute race, même la race anglaise, l'élément humain finit toujours par se faire sa petite place). L'ennui en ce qui concerne les Canadiens français, c'est que l'humour anglais n'est pas français pour deux sous! Si bien que durant ces discussions privées d'oxygène, — ces discussions où pourtant se joue et se rejoue cent fois, mille fois, dix mille fois par an le sort de la Confédération—, le Canadien se conduit de deux façons toujours les mêmes. Ou bien il va faire la preuve, même s'il en crève, qu'il est capable de discuter suivant les principes de la raison la plus saine et la plus désincarnée; (et c'est en cela qu'il devient alors plus britannique que nature) ou bien il se décide à ouvrir les fenêtres coûte que coûte, à ré-introduire des émotions dans la discussion à tout prix, à rétablir en somme sa syntaxe particulière, et c'est là qu'il se met à oublier son anglais, à bredouiller, à taper sur la table, et à se conduire, généralement parlant, en persécuté, ce qui est la pire des tactiques lorsqu'on l'est vraiment, mais sans pouvoir en faire la preuve!

Alors là, au premier éclat de voix, il faut voir ces visages attristés du côté anglais de notre bonne face canadienne! Une femme nue apparaissant sur la table du greffier ou sur le genou de l'orateur à la Chambre des Communes à Ottawa, ne ferait pas plus mauvais effet qu'un Canadien qui montre ses émotions en public! Comme on sent bien, immédiatement, que c'est toute une Nation, que dis-je! toute une Race qui vient de se discréditer, une fois de plus, hélas!... Comme on voit bien là que les Anglais n'ont réellement jamais, en leur for intérieur, considéré les Français autrement que comme des chiens de cirque ou, au mieux, des singes habillés qu'il suffit de pousser un peu pour que la grimace reparaisse! C'est, évidemment! que le Canadien est devenu, cette fois, plus Français que nature!

Il a raison, cet homme. (L'Anglais, je veux dire!) Mais s'est-il jamais demandé si le système permet d'autres comportements que ceux-là? Il a doublement raison cet homme! (Toujours l'Anglais) parce que, si vraiment, un jour, les Canadiens viennent s'asseoir à la même table qu'eux, avec leurs émotions, avec leur syntaxe, et en somme avec leur aisance totale, alors, ce jour-là, ou bien les Anglais admettront que la Confédération vient tout juste de commencer, ou bien ils se replieront pudiquement et existentiellement sur des positions préparées à l'avance.

* * *

Aux prises avec les Français de France, le Canadien a eu, de tous temps, une petite tendance à se réfugier derrière les histoires à "manger de la marde".

Il est évident que cet aspect de ma conférence, Mesdames et Messieurs, risque d'échapper à tous ceux qui ne savent pas de quoi vous et moi parlons en ce moment. Et pourtant, quiconque veut replacer le Canada français dans la civilisation française peut difficilement le faire sans les histoires sus-mentionnées. Disons, pour éclairer les mécréants, que la marde est une sorte d'engrais animal, apparenté en somme au guano. On la trouve de moins en moins dans les gisements à ciel ouvert et de plus en plus dans les gisements souterrains. En France et dans la plupart des pays de civilisation française, les gisements de forte teneur sont épuisés depuis l'époque de Panurge, à peu près. Depuis, on n'a plus guè-

re exploité dans ces pays-là que des imitations, des ersatz pâles qui n'ont plus ni la consistance, ni aucune des qualités spécifiques requises. De toutes façons c'est un produit toxique, et la prudence recommande de le faire consommer aux autres, de crainte qu'ils ne vous le fassent consommer.

— “Chez nous, — dit le Canadien —, pas de ces petits parcs rabougris comme vous en avez en France. Les forêts sont immenses; les arbres sont gigantesques; un pied d'espace à peine les sépare à la base; et dans ces forêts encore sauvages, s'enfoncent à des vitesses vertigineuses, des originaux au panache géant...” Le Français non averti lève alors un doigt cartésien et rectificateur. — “Mais n'est-ce pas, dit-il, dans des espaces aussi réduits, comment des originaux au panache gigantesques peuvent-ils...”

— “Mange donc d'la marde” interrompt le Canadien. Et rran! Descartes vient de se faire remettre à sa place!

Cette histoire, dont les variantes existent en nombre infini au Canada, on ne sait pas si ce sont les Canadiens qui les ont inventées, mais ce qui est certain c'est qu'ils les ont adoptées de préférence à toutes autres et qu'ils n'ont jamais plus envie de s'en servir que lorsqu'ils discutent avec des Français dont la suffisance les énerve toujours. Il était immanquable que les Canadiens adoptent ce type d'histoire de préférence à tout autre, parce que c'est celui qui lui permet d'échapper au bon sens, à la logique, au manque de connaissances, au manque de culture, et à cet énervant et perpétuel sentiment que tout ce qui s'est dit ou fait de bon, dans le contexte de la civilisation française, l'a peut-être déjà été dit ou fait “ailleurs” ou “mieux”. Lorsqu'en plus de cela vous avez devant vous des faces de Français qui ne peuvent jamais s'imaginer que la civilisation française puisse être autre chose que ce qui s'est dit ou fait dans un rayon de trente kilomètres autour de Paris, la tentation est irrésistible de tourner les tables d'un seul coup, de se lancer à corps perdu dans l'arbitraire, et de leur en faire bouffer. Ça ne crée pas forcément des amis mais ça permet de respirer en attendant le prochain coup, de reprendre un instant d'aisance, pendant que les initiés rient avec vous.

Les Français goûtent rarement la plaisanterie. Beaucoup même, — les innocents! —, prennent cette réplique pour une grossièreté!

Mais il y a tant de choses que le Français goûte rarement au Canadal... Tant d'étapes par lesquelles il passe d'une façon presque fatale!... Entre le moment où il débarque, prêt à re-coloniser la Nouvelle-France et celui où il repart complètement écoeuré, dé-routé, ayant à son tour perdu la belle aisance qui lui servait trop souvent de vraie culture, fanatisé, chauvinisé, entré tête première dans une invisible cloison de verre dont les morceaux n'ont pas arrêté de tomber un seul jour autour de lui, lui laissant peu de souvenirs dont il puisse parler avec plaisir et des tas de cicatrices dont il aimera mieux ne pas trop parler à son retour en France, incapable même de savoir exactement où il s'est meurtri et comment il a meurtri les autres! Pauvre homme à qui l'on a joué le tour auquel nul homme ne peut résister: n'être ni tout-à-fait chez soi, ni tout-à-fait à l'étranger! S'imaginant cent fois et échafaudant tout un système de pensée qui lui permette de "dé-franciser" les Canadiens, de les renier, de les rayer de la communauté de langue française, alors qu'il vient de se heurter au contraire à un peuple plus catholique, plus français que nature, trop catholique, trop français, trop raide, trop à cheval sur son orgueil national et invivable, toujours à cause de ce même manque d'aisance, à cause de ce manque de sourire que les Français de France ont appris si lentement aux Gaulois, et qui fait sans doute l'élément le plus incompréhensible de leur culture, et le plus irritant.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je vous demande de vous mettre pour une fois dans l'histoire de nos civilisations, de vous mettre à la place de cet enfant qui a grandi en France, qui n'a jamais su ce qu'était une minorité ethnique, qui a vécu dans un milieu où on lui a presque tout pardonné à condition qu'il sache s'en expliquer dans la lettre à ses parents, sans fautes d'orthographe ou de syntaxe, qui a passé une bonne moitié de toute sa jeunesse, qu'il le veuille ou non, à recueillir l'héritage, — non point tant même de la pensée française —, que de la langue française, et à c'est à la place de cet enfant mal grandi peut-être mais descendant de tout ce qui s'est écrit de plus grand en français que je vous demande de vous mettre. Et maintenant demandez-vous si la langue française ce n'est pas vous! Si la civilisation française, ce n'est pas vous! Si tout ce qui est français dans le monde ne doit pas se mesurer selon votre mesure! Evidemment ce n'est sans doute pas trop intelligent, mais ça vous fait surtout une belle tête de

victime à votre arrivée au Canada. Là les Canadiens se mettent sur deux files: ceux qui, d'une part, feront exprès de parler plus jolai que nature, qui en feront le signe d'une religion, une façon efficace de rire des étrangers, de les bafouer dans l'une des choses qu'ils estiment les plus précieuses, de les tenir à l'écart sans jamais en avoir l'air; et ceux qui, d'autre part, sont devenus par pure frousse, de tels puristes que nulle langue n'est assez châtiée, assez pure, assez exigeante pour répondre à la définition qu'ils donnent de la langue française.

Et j'ai bien l'impression que la même chose arrive au catholique "moyen", au catholique "aisé" qui arrive de France. Pris entre les catholiques qui se refusent à toute évolution dans leur conception de la foi et ceux qui, sans être dans les ordres, sont de véritables experts et qui ne pensent, n'écrivent, ne vivent, ne respirent que catholiquement, le pauvre catholique français prend cet air héberlué de personnages de comédie à qui l'on n'a pas tout dit, et qui s'éloignent d'un quiproquo pour donner dans le suivant.

Et le Français repart, assez mal en point parfois. Ce n'est pas une grosse perte, c'est entendu et après celui-là il en viendra d'autres qui repartiront à leur tour. Seulement, Mesdames et Mssieurs, le plus triste, en définitive, c'est ce que répondit La Fontaine au Marquis Gérard de Filion, il y a déjà si longtemps:

— "Le plus enfirouapé
N'est pas celui qu'on pense!"

et beaucoup de petites victoires individuelles remportées ainsi au nom d'un bon gros sens "bien de chez nous", (et d'une solide démagogie bien de chez nous aussi,) sur tant de Français qui ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité, cela finit par constituer une assez formidable défaite. Tant de petites victoires inutiles sont autant de preuves que la France continue d'être ce que l'Angleterre continua d'être longtemps pour les Etats-Unis: le grand frère, ou même le père, emmerdant, emmerdeur, et à qui, justement, on n'aura de cesse qu'on ne lui en fasse bouffer réellement.

A moins hélas, — ce qui peut encore arriver, les rapports devenant si intimes entre nos pays depuis quelques années —, à moins

que les Français prennent l'initiative, sans pudeur, et ne répondent par la voix de quelque Zazie:

— "Le Canada, mon c...!"

C'est ça qui serait vraiment grossier!

* * *

Lorsque les représentants du Tiers-Etat partirent en 1789 avec leurs piteux cahiers de doléances sous le bras, pour les Etats-Généraux, nul ne pouvait soupçonner, — eux moins que personne—, qu'en les ouvrant, quelques semaines plus tard, on y trouverait écrits les trois mots qui devinrent la devise de la République et qui firent de la France ce qu'elle n'a jamais pu cesser tout-à-fait d'être depuis. Mais ce qui semble clair, c'est qu'à compter de ce jour-là, les enfants de France commencèrent à lire leurs manuels d'Histoire et de Géographie avec le même émerveillement que nous, cent cinquante ans plus tard, et à y trouver caché, sous chaque mot quelque chose qui était bien plus que l'Histoire ou la Géographie, mais qui était la qualité d'être Homme et l'aisance d'être Français.

Depuis cette époque, sans doute, les écoliers de France se réchauffent le coeur à répéter, d'année en année, que "le contour de leur pays s'inscrit dans un hexagone presque régulier". Admirez le bonheur de tels enfants!... Que "la Seine est la rivière qui arrose Paris". Vous comprenez bien: cette rivière privilégiée qui eut cette chance entre toutes les chances d'être prédestinée à passer par Paris!... Que "La Loire est le plus long fleuve de France"; que le Rhône est "un fleuve impétueux", et la Garonne "le trait-d'union de tout le Bassin d'Aquitaine". Ils souffrent un peu de ne posséder chez eux qu'un court tronçon du Rhin, mais ils se consolent en apprenant qu'il s'agit du tronçon "le plus pittoresque". Le Rhône aurait bien pu avoir la dignité de prendre sa source en France et non en Suisse, mais il entre en France, — c'est-à-dire chez nous, c'est-à-dire en pays vraiment digne de lui —, à sa sortie du Lac Léman (ou Lac de Genève) où il s'est en somme purifié de sa naissance bâtarde, et comme régénéré. Sans compter qu'à partir de là, c'est ce fleuve "impétueux", dont la nature, justement! s'allie admirablement avec le caractère emporté des

Méditerranéens, la violence du mistral, et la fougue des taureaux de Camargue.

A ces mille détails un Français sent bien que le doigt de la Providence est intervenu tout spécialement dans la géographie de son pays pour en faire le plus beau pays du monde, et faire des petits Français les enfants les plus favorisés au monde.

Oui, Mesdames et Messieurs, moi aussi, j'ai envie de rire en y pensant; mais tout compte fait, je vous le demande honnêtement, vous en connaissez, vous, des raisons plus valides que celles-ci d'être fier de son pays, que ce soit la France ou le Québec? Vous en connaissez des raisons plus valides d'être à l'aise dans sa peau, dans sa peau de Français ou de Canadien?...

Et pourtant la France non plus, hein, c'est comme la Province de Québec, c'est pas le Pérou!... C'est pas le Pérou, mais ils se satisfont de ce qu'ils ont avec une aisance qui touche à l'indécence! Comme nos enfants se satisfont un jour de ce qu'ils ont. Et ce n'est pas peul!

Imaginez ce peuple qu'on a planté là, les deux pieds dans la neige, jusqu'au cou! manquant d'animaux domestiques, manquant d'instruments aratoires, manquant de femmes, menacé de toutes parts, vaincu, abandonné, bafoué, renié, auquel on n'a pas eu l'honnêteté élémentaire d'appliquer le coup de grâce qui eût au moins sauvé sa dignité; et ce même peuple croissant et multipliant, arrosant ses enfants au sirop d'érable, ses adultes à la bière et au whisky, et le tout, généreusement, très généreusement! coupé d'eau bénite!

Un territoire très étendu où personne ne risque de manquer d'air et d'espace, largement ouvert au Nord, superbement échan-cré par l'une des plus belles baies au monde, point de départ naturel de somptueuses expéditions sous la calotte glaciaire!... On dit que les forêts occupent la moitié du territoire, mais en faisant attention on peut encore très convenablement se déplacer entre les arbres; un sous-sol très riche en minéraux de toutes sortes! Ce n'est pas précisément ce qui rend un sol souriant d'avoir un sous-sol ferreux, mais c'est solide!

Enfin les Canadiens se comprennent assez bien. Le rire fuse aisément entre eux; ils aiment la bonne chère, les bonnes gauloi-

series, les polissonneries, tous ces jolis mots de la langue française qui commencent par "c", comme "postérieur", "vagin", "testicules" et "mari trompé". Silencieux et matois à ses heures, il est Normand, Poitevin, Breton, Picard et très rarement Marseillais. Tout cela fait une race pour qui la vie vaut bien la peine d'être vécue. Les Canadiennes ne sont pas toutes des Miss Univers, — elles n'ont plus!... —, mais elles sont vives, gaies, de langue bien pendue, rarement bégueules, et ont très bien compris les aménagements nécessaires entre la beauté et le charme.

En faut-il davantage?

Apparemment oui, il faut davantage. Je ne suis pas devin, et votre Secrétaire, Mesdames et Messieurs, ne m'a pas chargé ce soir de décider des destins de la Province; je ne sais pas quelle évolution, quelle révolution prendront place, ou si même, déjà, tout ceci est en marche, mais je sais à quel signe nous reconnaitrons que l'aisance est parmi nous. Ce sera en entendant nos enfants réciter que "le contour du Québec s'inscrit presque parfaitement dans un gigantesque éventail dont le visage serait au niveau de la Baie d'Hudson, et d'où partent les brises rafraîchissantes sans lesquelles le continent nord-américain ne serait qu'une immensité torride"... A ce signe, Mesdames et Messieurs, ou à tout autre de même calibre, passé sans sourciller d'une génération à la suivante, nous reconnaitrons que l'aisance est parmi nous.

Et c'est la grâce que je nous souhaite.

Jacques BOBET.